Document generated on 04/25/2024 5:14 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

Parlons politique

Maurice Elia

Number 162, January 1993

URI: https://id.erudit.org/iderudit/50123ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Elia, M. (1993). Parlons politique. *Séquences*, (162), 43–43.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Parlons politique

Je ne lis pas les nouvelles politiques depuis vingt ans, ni ne regarde le Téléjournal. Ça me déprime. Ça m'ennuie. Ça ne m'intéresse pas. Par contre, j'apprends que des cinéastes de renom sont en train de mettre sur pied des longs métrages de politique-fiction qui m'intéressent. Ça, ça ne m'ennuiera pas, ça ne me déprimera pas, j'en suis sûr.

Côté américain, après **Dracula**, Francis Ford Coppola nous présentera *Back to the Ford*, une étude en profondeur de sa décision, après maintes hésitations, de replacer la particule médiane qui orne son nom. De source sûre, nous avons appris, que même l'ex-président Ford fera office de consultant, ayant exprimé le désir, depuis de nombreuses années, de s'inscrire au générique d'un film d'importance. L'histoire en deux mots: un sénateur du Michigan part à la recherche de ses racines et découvre qu'il est né sur la banquete-arrière d'une Ford Fairlane, grâce à une analyse de gouttelettes de sang coagulé ayant, sans trop de problèmes, traversé les décennies. Interprète principal: Al Pacino, qui lui aussi avait passé par une aventure semblable. On se souvient que le comédien détestait le cinéma, ne supportait la vue d'aucune caméra et avait décidé, un certain temps, de se faire appeler Al Paciné.

En France, Jean-Jacques Annaud se lance, avec *Le Nom de l'amant*, dans le portrait d'une certaine Amérique à travers les années de jeunesse du nouveau président Clinton. À l'instar de Philip Kaufman (sacré meilleur réalisateur américain en Europe) et suite au déclin de Milos Forman (visionnaire tchèque qui connaissait l'Amérique plus que quiconque), Annaud s'est plongé à fond dans les anciennes aventures extra-conjugales du nouveau couple de la Maison-Blanche. Il a découvert qu'au cours de ses années universitaires, la nouvelle Première Dame avait elle aussi brûlé la chandelle par les deux bouts. On ne connaît pas le nom de l'amant du titre, mais on sait qu'il s'agit d'un proche parent, ce qui avait donné l'idée au cinéaste d'engager Woody Allen pour le rôle, mais celui-ci s'étant désisté (il tourne un documentaire à Bangkok sur, dit-il, «l'origine d'une fascination»), il a fait appel à un inconnu dont on ne sait rien sauf qu'il est écrivain de sixième classe et qu'il se nomme Narcisse Durat.

Plus près de chez nous, après le succès sans précédent du **Mouton noir**, nos cinéastes se sont lancés dans des entreprises gigantesques ayant la politique pour sujet. Denys Arcand tournera sous peu *Le Confort et l'Indifférence II*, une saga de six heures (pour la télé) tournée au pied des Rocheuses, là où, comme tout le monde le sait, plusieurs de nos concitoyens ont trouvé refuge après le référendum et après avoir été chassé des plages de Floride. Léa Pool a convaincu, quant à elle, Ginette Reno de revenir à l'écran après **Léolo** pour tenir le rôle-titre de *Lise Payette, sa vie, son oeuvre*. Quant à Jean-Claude Lauzon, il prépare dans le secret de sa cuisine une concoction explosive dont il hésite à nous révéler les ingrédients, mais des microphones installés subrepticement dans sa salle de bain nous ont maintenant prouvé qu'il prépare *À bas les Anglais!* (titre ProviSoir) sur l'appropriation des marchés Steinberg par des négociants en viande québécois. Le casting reste difficile, car la majorité des comédiens ont dit non. Si le projet ne démarre pas, il pourra se remettre à *Peewee*, version longue et améliorée de son court métrage Piwi. On sait que Guy Lafleur au moins a dit oui.

Maurice Elia

Lettre à Maurice Elia

J'ai lu, j'ai entendu, on m'a dit, c'était écrit que **Le Côté obscur du coeur** est un chef-d'œuvre. Bon, bien, ça a gagné le Prix des Amériques. Si j'en crois Monsieur Elia, devant les chefs-d'œuvre, il n'y a qu'à s'incliner, qu'à tout accepter. Évidemment, on ne peut rien reprocher au soi-disant génie. En fait, c'est très pratique le génie: ça tait. Je ne nie pas que **Le Côté obscur du coeur** est un film très réussi. Mais je ne peux nier le sexisme sous-jacent au film. Et je ne suis pourtant pas une «walkyrie» boulimique. Aussi, n'en déplaise à Monsieur Elia, je parle.

On a souvent dit de Céline qu'il était un grand écrivain et un antisémite. Ça, c'est a cceptable. On l'admet. On en parle. Mais le sexisme dans les grandes œuvres, c'est autre chose. Pour Monsieur Elia, c'est le fruit de l'imagination d'une «furie toute en cheveux» qui, comme il le décrit avec tant de nouveauté, ne peut émettre que des «rugissements». Et pourquoi pas une hyène, Monsieur Elia?

Cette femme «aux côtés obscurs», que ridiculise Monsieur Elia, sait toutefois reconnaître la valeur globale du film. Malgré son ire. Il y a tout de même là un minimum d'honnêté intellectuelle. Je n'en dirais pas autant de Monsieur Elia.

Car sous les côtés obscurs d'une femme, il y a la litanie d'un critique réactionnaire.

Marie-Christine Arbour
Montréal